

JOURNAL GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. Rédacteur en chef.
GNAFRON. Caissier.
MADEON. Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouilleur et gouailleur; épâtant, ebêtant et désopilant; très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

REDACTION

COÛNE-MOU Rédacteur.
CLAQUE-POSSE id.
JÉROME id.

Pour être admis à faire des armes dans le règne de Guignol, point n'est besoin d'être académicien; et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

L'affaire du *Salut public* et des sieurs Palle et Jantet, rédacteurs du *Progrès*, contre le *Journal de Guignol*, est venue mercredi dernier, 13 courant, à l'audience de la 4^e chambre.

Après les plaidoiries des avocats des parties, le Tribunal a remis à huitaine pour la prononciation du jugement.

VINGT-QUATRIÈME

AUX GONES DE LYON

Eh ben, z'enfants! n'en velà une semaine de jouissances : gn'y en a z'eu pour tout le monde, pour le bon Dieu et pour le diable; aussi que je m'en sis payé une braise, histoire de reconnaître les embêtements de l'existence au fin fond du gerlot à blagues. Ça n'a pas toujours été sans quelques z'anicroches; mais enfin ça n'a bouloté tout de même, et, tant à rire qu'à pleurer, je me sis joliment fait de bon sens.

Ah! d'abord, devinez ça que je n'ai reçu de cadeau que m'ont envoyé trois petites colombes gentilles comme tout;... devinez voir... vous y êtes pas?... vous donnez votre langue aux chats, t'e pas?... Et ben, c'était une couronne; pas rien ça que les mitrons se fourrent sus le melon, une couronne pour de vrai, de feuilles de laurier, nom d'un rat! et pis grande.... comme une brioche de vingt-quatre livres. Ça voulait dire que je n'étais triomphant, et que je n'avais fiché à bouchon les sept péchés capitaux en chair et en os

que tarabustent la vertu et que voudriont pilrôgner l'innocence et li crotter ses bottines de première communion.

Après ça qu'y viennent donc dire, les autres, que je sis un vaurien, y trouveront à qui parler; je n'ai de défenseurs qu'ont ben de fameux moulins à paroles, mais qu'ont pas besoin de le faire aller pour avoir raison; y n'ont qu'à vous faire leurs z'œils en *pange lingua* pour chavirer l'ariopage, rien que d'un coup, vlan, comme la *Mouche mimero deusse*.

Aussi quand je n'ai z'au agraffé c'te recompense, ie me sis dit : Vieux, maintenant faut faire honneur au monde et rien te refuser; je me sis mis sur mon trente-six et je sis parti pour tâcher moyen de me faire rire tant je n'étais gonfle d'aise. Je n'ai d'abord tatillonné un brin; je savais pas ça que je me paierai. Gn'y avait le Cirque de Perrache; mais j'aime pas les sauts périlleux, ça me démantibule tout de voir ces demoiselles qu'ont de jupes si courtes perchées sus de chevaux si grands, j'ai toujours peur qu'elles se fichent par terre, et ça me flanque de favettes que me mettent le cœur tout en marmelade. Gn'y avait aussi la Crèche; mais, ces ganaches, y z'aviont-y pas mis de côté, ce jour-là, la sainte Vierge, l'Enfant Jésus, les bergers, les rois Mages, le père et la mère Coquard, la vraie crèche, quoi? Ça me débinaït surtout que je pourrais pas reluquer la grande comète de papier doré, et le Père Éternel au milieu d'un soleil que bouge toujours sans sortir de place, un fameux phéromène, allez! et pis encore le roi Maillechor, que tend son portemonnaie au bon Dieu, et ce grand machuré de Baltazar avec son encensoir. Ma foi, quand j'ai

vu sus l'affiche que n'y avait point de marionnettes de ma connaissance, je me sis l'escanné jusqu'aux Célestins, ouisque j'ai z'au une arreprésentation un peu chenuse.

Quand je sis entré, M'ame Abit était quasiment morte d'un gone qu'avait voulu li bruler la cervelle d'un coup d'estylet, comme y disiont, pace qu'elle avait coupé le sifflet à M. le curé juste comme il allait lâcher le *conjungo* pour les marfer. Ah! nom d'un chien, je m'embarlificotte... Enfin, que M'ame Abit voulait pas qu'y se marié avec une certaine particuyère pace que... pace que... pardine! pace qu'elle en voulait faire ses beaux dimanches de ce gone; et alors là-dessus on vous condamne qui-là à la guillotine; mais velà ma gaillarde que tient tatti et que n'en veut goûter à toute force, vous arrape sa grâce, et avec ça qu'elle l'est déjà, ça la rend comme une folle... et pis alors elle sait plus ousqu'elle la fourrée, et qu'y la cherchent dans le garde-manger au lieu que... et pis enfin y font de tapage pace qu'y peuvent pas s'entendre... et pis velà que ça fait un patrigot et que M'ame Abit est la m'man au gone, et elle l'aime tant qu'elle crève de ce quelle bisque... et pis avec tout ça gn'y a une bannière qu'est la cause de tout ce bouvari, à ce qui parait, vu qu'elle s'amène à la fin et qu'on vous la petafine sous les pieds. Enfin, c'était tant émuant que je n'en était tout en nage et que mon sarsifl faisait gouttière.

Après ça on a joné la *Vérité que voyage*; mais comme vous savez que c'est une canante que vous a rien qu'un miroir en guise de chemise et de cottillon, à preuve qu'on cabosse les mamis qu'osent la trimballer par les rues, j'ai z'au peur qui n'y

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

CAMÉES LYONNAIS

Organsinet

Bonjour, mon petit ami, comment vous portez-vous? Il y a bien longtemps que chaque samedi, vous achetez en tremblant le *Journal de Guignol*, et que vous le dévorez d'un bout à l'autre, afin de bien vous assurer que votre photographie n'y figure pas.

Jusqu'à aujourd'hui, cette lecture faite, vous lâchiez un grand soupir de soulagement et vous étiez tranquille jusqu'au samedi suivant où une nouvelle crainte venait vous assaillir.

C'est qu'en vérité, si jamais tête a été mieux faite pour être montée en camée, c'est bien votre chef, bien ratissé par les soins d'un coiffeur à la mode; votre chef qui cherche par le soin apporté à son extérieur à dissimuler le vide qu'il renferme.

C'est fini aujourd'hui, mon bon ami, en lisant ces quelques lignes vous vous dites déjà: mon tour est arrivé, c'est à moi d'égayé mes compatriotes; j'ai voulu briller, j'ai voulu attirer l'attention. j'ai eu tort, car tout le monde va rire de moi et avec raison.

N'est-il pas vrai, Organsinet, que vous eussiez bien mieux fait de ne pas tant vous mettre en évidence? qu'avez vous pour cela? Il ne faut pas vous figurer que parce que deux ou trois cocottes hors d'âge, vous ont trouvé joli garçon, vous devez aspirer, à passer pour le Brummel lyonnais. Ce n'est pas parce le garçon a tout fait d'un restaurant en renom, à daigné sourire de quelques-unes de vos balivernes, espérant bien que son approbation lui battraït monnaie, qu'il faut vous croire plus d'esprit que qui que ce soit.

Hélas non! et je me consolerais presque de l'ennui que va vous causer cet article, si j'étais sûr qu'il pût vous servir à quelque chose, qu'il diminuât votre confiance en vous, qu'il atténuât votre amour-propre, qu'il vous montrât enfin, à vous-même, tel que vous êtes et non tel que vous voudriez paraître.

Je sais malheureusement par de nombreuses semaines d'expérience que nos camées ne corrigent aucun vice; chacun en rit en les campant sur le dos de son voisin et réédite ainsi, l'histoire vieille comme le monde de la poutre dans son œil et de la paille dans l'œil du prochain.

Voyons cependant, Organsinet mon ami à quoi passez-vous votre temps? Croyez-vous que parce qu'un jour ou l'autre, papa vous laissera beaucoup d'argent ce soit une raison pour vous pavaner et pour toiser d'un air dédaigneux vos compagnons dont les parents ont eu moins de bonheur ou moins d'habileté.

De bonne foi, croyez-vous valoir le pauvre ouvrier qui, par ses sueurs quotidiennes vous a enrichi vous, et votre famille, et si votre position vous autorise à vivre autre-

ment que lui, est-ce une raison suffisante pour le traiter comme un chien de chasse maladroit?

Croyez-vous? devoir être bien fier parce que vous vous restaurez chez le gargotier à la mode ou parce que la grue qui parade le soir à votre bras va raconter partout que vous lui donnez aef cent francs par mois?

Non, n'est-ce pas. Je vous en prie, Organsinet, s'il reste encore quelque atôme d'intelligence dans votre cervelle, rabattez un peu de cette morgue, devenez plus traitable, montrez-vous plus indulgent pour la médiocrité qui n'est pas dorée, et rappelez-vous un peu les années d'enfance de papa.

Vous n'êtes encore que ridicule, aussi peut-on vous donner quelques conseils pleins de douceur et ne pas agir vis-à-vis de vous avec les marques de rigueur; mais si vous continuez à vous engager plus avant dans le bourbier où vous patagez déjà, on ne pourra plus user de la même indulgence.

Vous avez bien quelques peccadilles sur la conscience; mais on ne vous les reprochera pas aujourd'hui, vous nous trouveriez trop difficiles et avec raison. Nous ne demandons la perfection à personne et pour cause.

Maintenant, Organsinet, allez vous asseoir; vous voyez que l'opération n'a pas été trop douloureuse et que Guignol a aussi ses jours d'indulgence. Corrigez-vous, si vous pouvez, il est encore temps; mais rappelez-vous que la marionnette à l'œil sur vous, et que la crainte de sa tavelle peut devenir le commencement de votre sagesse.

oye de z'indécences et j'ai filé jusqu'en rue Corchebœuf voir un de mes cousins remué de germain que l'ami Willerme a joliment bien éduqué ; y vous en a fait une marionnette un peu bien instruite que peut fréquenter les artisses, comme les Jean de lettres et que fait rire le grand monde sans miséricorde tout comme de pillereaux.

Une autre fois je suis allé au concert de Mademoiselle Fanny Laville, parce que j'avais vu sus l'affiche que M. Perrin du *Salut public* n'en serait. Gn'y avait pas rien sus le papier le nom du journal, mais moi, pas bête, j'ai ben deviné tout de suite que c'était lui, même qu'y z'y parle toujours de musique : on voit ben que c'est un mami qu'y s'y connaît.

C'a été tout-à-fait canant, ce concert : on a bien fait de tapage avec toutes sortes de guimbar-des et de flageolets ; on a bien quinché, mais c'est encore M'sieu Perrin qu'a z'aeu la parme. Y vous a sifflé de romances que fessient crever de rire et y vous chantait ça comme une calandre. Aussi que j'ai fièrement claqué des mains vu que c'était un confrère ; j'étais fier de voir dans la journalisterie un cognolon si bien affuté, et je disais à tout le monde qu'étaient à côté de moi qui c'était que chantait si bien. Là dessus v'là t'y pas un autre qu'a voulu me contredire et que c'était pas un rédacteur du *Salut*. Ah ! nous nous sommes joliment déchicottés en semble à coup de langue ! C'est lui — c'est pas lui ; — mais si, — mais non ; — et hardi les batillons :

— Je vous affirme que M. Perrin du *Salut* est avocat.

— Allons donc ! c'te bêtise ; c'est Champavert que vous a fait gober celle-là, grand benoni ! M'sieu Perrin avocat ! vous voyez ben que c'est pas vrai pisqu'y parle toujours d'harmonie dans ses articles.

— M. Perrin est en effet le critique musical du journal, mais il n'est pas chanteur, que diable !

— Hein ? Et pourquoi donc pas, M'sieu ? Vous n'êtes ben tant borgnasse. Vous comprenez donc pas que ça l'a embêté qu'on lui marmottait toujours :

La critique est aisée et l'art est difficile.

il a voulu faire voir qu'y savait faire les deux, le gone, et y s'en tire comme y faut.

Mon relocuteur ginguait des épaules parce qu'y savait pas quoi repliquer ; alors moi, je l'y rebrique.

— Ah ! je vois ; vous êtes journaliste, vous aussi, et ça vous fait piter que vous pouvez pas en faire autant.

Là dessus ce mot de journaliste, v'là mon gaillard que me reluque de travers en piquant un soleil et que reste applati comme une affiche. Je n'avais gagné.

Faut vous dire cependant — mais z'y répétez pas rien — faut vous dire que je connais pas trop M'sieu Perrin et que ça pourrait p't-être ben être un autre ; mais je crois pas, et pis, vrai, ça serait dommage parce qu'il est quasiment aussi comique quand y chante que quand y griffarde, et y vous a là un joli talent de sorciété que pourra l'y servir sus ses vieux jours ou ben dans le cas qu'on ferait une loi contre les pseudonymes.

Et v'là, z'enfants, comment que je me sis t'amusé ces jours darniers... Ah pis ! j'oubliais la grande irrumination. Ganache que je sis, j'allais vous brûler la politesse sans vous faire compliment. Vous n'avez raison, z'enfants, faut pas faire de z'économies de bouts de chandelles quand y s'agit du Grand Bargeois de la haut que fait tourner les bobines de l'univers, de çui-là qu'a remondé les fils de l'humanité qu'étaient tout bousillés. Avec ça que les chelus qu'on allume pour l'y faire honneur servent toujours à depatrouiller quèques pauvres mamis que sont à moitié éborniclés. Allez, les

gones, gn'y a joliment de brouillards, ménagez pas vos lanternes, y n'en faut pas mal pour tous ceusses que se lantibardant à tâton dans le cul-de-sac de l'ignorance, du vice et des préjugés.

Des chelus ! z'enfants, des chelus !!! et comptez sus moi pour vous fournir des chenevottes ; elles sont ben un peu à la vieille mode, mais elles prennent feu tout de même, et elles risquent pas d'emboconner les enfants ni les innocents qui connaissent pas ça qu'est mauvais.

En attendant à dimanche, les gones, pour le quart-d'heure je n'ai un sommeil que me bouche les quinquets.

Votre n'ami,
GUIGNOL.

GUIGNOL EN COLERE

C'est samedi. — Le ciel a fait violence à ses habitudes décebrales, ... il est pur. — Les brouillards du Rhône et de la Saône font relâche et sont allés donner une de leurs épaisses et nébuleuses représentations dans des salles à peu près closes ; leur présence s'y fait énormément sentir.

L'hippodrome de Charrabara est garni de nombreux spectateurs ; mais, par une étrange anomalie, ils ont jugé convenable de se placer l'arrière-train en face de l'estrade qui est élevée au milieu de l'enceinte. Cette foule est compacte et remuante ; elle piaffe d'impatience. — Il y a là des crânes pelés et d'autres à tous crins.

Sur l'estrade du milieu, un fauteuil académique, — envoyé de l'Institut pour les besoins de la circonstance, — a ouvert ses deux bras à Guignol réincarné dans la peau qu'on lui connaît.

Gnafron, toujours le même Pylade, est auprès de son Oreste, une Marie-Jeanne à la main et une énorme éponge sous le bras ; la Marie-Jeanne est appelée à désalléger l'orateur, et l'éponge destinée à essuyer son front, qui doit infailliblement ruisseler d'une sueur onctueuse, fruit de la foudroyante éloquence qui va tonner tout à l'heure. Un baquet vide attend pour recueillir ces gouttelettes précieuses.

Guignol semble un peu ému, mais Gnafron lui remonte le moral, et l'affaire s'engage.

GNAFRON.

Tu vas, brave Guignol, enfanter des merveilles !... Je vois ton auditoire allonger les oreilles, Et ses piétinements roulant comme un tambour T'interdisent le droit de faire un calembourg. Attention, mon vieux, sois orateur-poète En face d'un public qui détourne la tête Et montre son derrière avec des tremblements Précurseurs de bruits sourds mêlés de sifflements.

GUIGNOL.

Ce que je vais traiter est un sujet aride ; Mais ils l'avalent puisqu'on les tient en bride. S'ils ne comprennent pas, cela m'est bien égal, Je n'en aurai pas moins trouvé mon piédestal ! Pourtant j'ai peur, Gnafron, en soutenant ma thèse, Que les gaillards n'y voient qu'une vieille hypothèse.

GNAFRON.

Allons, vas-y, capon, enfourche ton dada, Ce Pégase fourbu que Hugo débrida.

Bruits de grelots. — Guignol fait face à l'auditoire et s'exprime ainsi :

GUIGNOL.

Ecoutez-moi, messieurs : Notre époque est véreuse ! L'athéisme de plomb, à la trombe orangeuse, Prend dans son tourbillon le pauvre genre humain ; Il couvre de cailloux les fleurs de son chemin Et se fait de l'enfer le nouveau Prométhée... L'enfant qui vient au monde en naissant est athée !...

(Eclats de rire des auditeurs.)

GNAFRON, à part, à Guignol.

Mais, ganache, tu viens de faire un calembourg.

GUIGNOL, bravant l'interruption.

Avant l'âge nubile il a connu l'amour ; Mais cet amour honteux que nul homme n'estime, Et son âge viril le trouve cacochyme. Il arrive à ce point, dont tremblent les plus forts, De nier à la fois et son âme et son corps.

Un trépigement général couvre la voix de l'orateur, mais Guignol, imperturbable, continue avec un nouveau feu.

La Foi, fille du ciel, a replié ses ailes, Et Dieu s'est retiré de tous ces infidèles !... Le char de notre globe a rompu ses essieux !...

Il pousse un soupir désespéré, boit à la Marie-Jeanne, et reprend avec un élan plein d'ardeur.

Abandonnons la terre et volons vers les cieux !...

Tumulte formidable, bousculade, ricannements impossibles accompagnés par un ut dièze parti de la gare de Perrache.

GUIGNOL, fouettant l'air avec sa trique.

« Silence sur les bancs, jeunesse écervelée ! Quand Guignol fait un cours de morale, écoutez !... Vous êtes, je le sais, tous des enfants gâtés, Qui, portant fièrement la tête échevelée, Flairez d'un nez malin les mots malencontreux Que le tabac colore au fond d'un cerveau creux. Vous riez sans pitié d'un vieux sac à science Rempli, gonflé, bourré des archives du temps ; Votre sang est trop chaud, il bout d'impatience, Mais nous le calmerons. La sève du printemps, De l'arbre ébouriffé ferait crever l'écorce, Nous y travaillerons et des bras et du torse, Et même avec les pieds... Vous riez, cheuapans ! O tempora ! mores ! Maraude et sacripans ! Vous ne m'écoutez pas ? Quelle est cette tempête De rires, de sifflets et de bourdonnements ?... Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur ma tête ? Ah ! veillez sur Guignol, ô Dieu trois fois clément ! Jupiter ! tu vois bien que j'écume de rage ! Oh ! ne me laisse pas emporter par l'orage ! Apprête tes carreaux et retiens mon fauteuil Que l'on vient assiéger d'une grêle de pommes. (Une pluie de reinettes du Canada inonde l'estrade.)

A la garde ! au secours ! l'une m'a frappé l'œil. Mon pauvre œil ! te voilà pour quinze jours en deuil. Pendez-moi ces manants qui font les gentilshommes Et ne respectent pas mons Guignol professeur. Quoi ! je viens leur offrir la morale en douceur, Digne de tes échos, ô sainte cathédrale ! J'édulcore ce lait par la saine morale, J'en écarte du doigt le moindre moucheron, Je lui donne un parfum de miel et de genièvre, Et quand je vais porter la bouteille à leur lèvres, Ces enfants turbulents cassent le biberon ! Si je veux leur prouver, sans fausse modestie, Que Jean-Jacque et Voltaire ont avalé... Ils me chantent : Corbleu ! que faites-vous ici ? Se faire les échos de ce vieux Franchoisy ! Mais c'est, tas de baudets, insulter au génie ! Et ne plus respecter nos chefs-d'œuvre vivants. Oui, pleure, vieux Guignol, sur cette ignominie ! Jette tes pleurs amers et tes sanglots aux vents, Penche-toi sur le sein pensif de Sainte-Beuve, De Prévost-Paradol, ils te consoleront ; Leur laurier de cuisine ombragera ton front ; Ils graisseront pour toi de leurs mains de momie Les gonds qui font grincer l'huis de l'Académie ! Tu le mérites bien, *Tartempionibus* ! *Gloris, aquilarum facum empalibus*. Je connais mon latin, cela se voit de reste, J'ai beaucoup de talent, et je suis très-modeste. Le journal de peseur de sucre et de savon Incline devant moi son bonnet de coton ! C'est que je puis prêcher deux morales ensemble, La morale d'en haut, la morale d'en bas, L'une aux malins renards et l'autre aux porte-bâts...

(Ici Gnafron éponge les tempes ruisselantes de l'orateur.)

Pour me paumer les yeux pourtant on se rassemble !
La jeunesse est perdue et ce siècle est maudit !
Coulez ! mes pleurs !... Mais non, il ne sera pas dit,
Mille sacs à papiers, qu'un professeur habile
A reculé devant ce hargneux bataillon ;
Il ne sera pas dit, je sens monter ma bile !
Que l'immortel Guignol a baissé pavillon !
Vous voulez m'éreinter ? nous verrons ça, mes maîtres !
Si vous faites du bruit, faquins, marouffles, traitres,
Je vous fais arracher la barbe et les cheveux !
Oui, vous m'écoutez, il le faut, je le veux !
Regardez-moi ! tremblez, ma fureur est extrême !
Si vous sifflez encore, et faites les titis,
Je vous fais empoigner par vingt-cinq ouistitis
Barbus comme des chats qui lèchent de la crème !... »

Redoublement de cris, — de sifflets et de hurlements.
— Guignol, furieux, descend de l'estrade et s'échappe
au milieu des huées de la foule. — Quelques pierres lui
sont lancées, mais un menaçant moulinet de picarlat ap-
paise l'orage.

COGNE-MOU.

Nous sommes entièrement à la disposition de
nos confrères pour leur laisser prendre dans nos
colonnes les articles qu'ils trouveront amusants ou
spirituels.

Mais, par échange de bons procédés, nous les
prions de citer la source de leurs emprunts.

C'est ainsi que la *Publicité* de Marseille, dont le
numéro du 7 novembre contenait *in extenso* une
lettre des *Antipodes*, aurait dû avoir le bon goût
de mentionner son extrait de naissance.

CONSEILS A UNE JEUNE FILLE

Une vierge s'est rencontrée, qui, incertaine et
songeuse au début de l'existence, sentant le trouble
agiter son sein, le vague envahir son âme, et des
idées tumultueuses bouillonner sous son crâne, —
s'est tournée vers le *Journal de Guignol*, et nous
a adressé la lettre que voici :

Lyon, le 5 décembre 1865.

Mon cher Guignol,

Je ne sais quel parti prendre et je suis dans un grand embarras ;
également le monde et le cloître m'offrent des charmes séduisants
et attrayants. Car, qu'est-ce qu'en effet le monde pour ceux-
mêmes qui l'aiment, qui paraissent enivrés de ses plaisirs et qui
ne peuvent se passer de lui?... Réponds-moi. Qu'est-ce que?...
Le monde! c'est une incertitude éternelle où nul ne vit pour soi,
et où pour vivre heureux, il faut pouvoir baisser ses fers et aimer
son esclavage!... Le monde! c'est une révolution journalière
d'événements qui réveillent tour à tour dans le cœur des partisans
les passions les plus violentes comme les plus tristes. Des déceptions
cruelles, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des amours
stupides... Le monde! c'est une terre de malédictions où les plaisirs
mêmes portent leurs épines avec eux; le jeu lasse par ses fureurs
et ses caprices; c'est un livre où l'espérance même, la plus douce
des passions, rend tous les hommes malheureux, où ceux qui
n'espèrent rien se trouvent encore plus misérables. Voilà le monde!
Ce monde qui se voit tant de partisans!... Et que faut-il donc faire
pour l'éviter, ce monde séducteur et trompeur? Voilà ce que je
voudrais que tu me dises, mon cher Guignol, car j'ai grande con-
fiance en ton expérience!... Je puis savoir la réponse dans ton
journal. Oui, je suis une jeune fille lasse de tous ces imbéciles de
cocodés... Car, que voit-on à Lyon, chaque fois que l'on sort? des
lorgnettes curieuses, des yeux curieux, de jeunes et pimpants, mais
surtout stupides étudiants; mais c'est surtout ennuyeux lorsqu'on
est avec des parents sévères... Enfin, enfin... Que voit-on? Des
jeunes gens d'un ton, d'une stupidité... C'est incompréhensible!
Honneur aux temps anciens, la vénérable antiquité nulle part ne
nous offre aucun exemple de tels imbécillités de la part des jeunes
gens, et pourtant, la femme avec son grand cœur est l'égal des
hommes!...

Trois de mes jeunes amies sont comme moi dans une incertitude
éternelle!... Comme moi, elles aiment le monde et le détestent...
Ainsi, mon ami fais donc une bonne leçon pour ces jeunes étourdis.

Pourtant, si j'étais à leur place, j'en ferais peut-être autant; car
nous sommes belles... du moins mes trois jeunes amies. Quant à
moi, on me trouve assez bien: des yeux bleus, mais surtout un
cœur fait pour être aimé.

Je me confie à toi et j'attends avec impatience la réponse à cette
longue lettre. Ma bonne, qui est une charmante fille, se charge de
mettre à la poste cette lettre d'une jeune fille qui bientôt va
quitter le monde!

Une de vos lectrices,
Dix-huit Printemps.

Votre confiance nous honore, Mademoiselle, et
au milieu des cris et des injures dont on nous ac-
cable, il est doux, croyez-le bien, de recevoir les
confidences d'un cœur naïf de jeune fille.

Mais vous nous avez rendu difficile la tâche de
mentor, car une cliente de dix-huit printemps,
risque fort de faire tourner la tête de son conseiller,
surtout lorsque, comme vous, elle l'a déjà légè-
rement de travers.

Nous aimons à croire, dans l'intérêt de vos ailes
d'ange, que ce monde dont vous parlez avec une
certaine désinvolture, n'a été vu par vous qu'à tra-
vers les feuillettes d'un livre caché sous votre oreiller,
et que, si vous êtes lasse des cocodés, — ce n'est
qu'au figuré.

Il nous serait désagréable, en effet, de supposer
que déjà vous avez éprouvé les passions les plus
violentes, des jalousies dévorantes et des amours
stupides! Songez donc, à dix-huit ans! Il vous
aurait fallu commencer bien jeune.

Quant au cloître qui, — dites-vous, vous offre
des charmes séduisants, ce serait une grande sot-
tise d'aller vous y enfermer; car, avec les petites
idées qui germent sous ce bonnet, que vous devez
avoir un peu penché sur l'oreille, vous feriez la
nonnette la plus charmante peut-être au point de
vue de la terre, — mais la plus déplorable au
point de vue du ciel, qu'il soit possible de rencon-
trer derrière une grille.

En toute vérité, vous n'avez qu'une chose à faire,
Mademoiselle, vous et vos jeunes amies, pour met-
tre un peu de plomb dans votre cervelle, c'est de
vous marier. Hélas! le moyen est brutal, c'est
vrai; mais que voulez-vous, il faut bien faire la
part du feu.

Lorsque vous aurez devant vous tout un horizon
de boutons à recoudre, de bas à raccommoder, et
de bébés à pomponner, vous ne songerez plus,
soyez en certaine, aux illusions decevantes du
monde, et vous ne vous inquiétez plus guères
que du prix du beurre. Pour le moment, il vaut
un franc trente centimes la livre, ce dont vous ne
vous douteriez probablement pas.

Maintenant, le choix d'un mari: Ah! c'est dé-
licat, délicat... Nous sommes bien au moins quatre
rédacteurs du *Journal de Guignol*, qui ne deman-
derions qu'à vous faire couler des jours heureux,
à vous, et à vos charmantes compagnes!

Mais, vraiment, notre impartialité nous fait un
devoir de vous défendre une union aussi baroque.

Vous devez savoir, en effet, par nos nombreux
amis, que tous les vices possibles se rencontrent
dans nos *individus* et, en outre, nous sommes si
difficiles à nourrir!

Figurez-vous dans quel embarras nous mettrions
vos talents culinaires, en vous disant: « Ma chère
amie, aie l'obligeance de me donner pour déjeuner,
une diffamation aux tomates, ou quelques scandales
aux gratins? »

Il ne faut donc décidément pas songer à nous,
et si vous tenez absolument à un journaliste, nous
ne voyons guère autour de nous d'autre céliba-
taire que M. Lucien Jantet du *Progrès*.

Enfin, nous terminerons ce petit cours de mo-
rale, oh mais oui! en souhaitant que madame
votre maman, mette à la porte au plus tôt cette
bonne si gentille qui met vos lettres à la poste.

Sur ce, nous prions Dieu, qu'il vous conserve
vos dix-huit printemps.

Pour la rédaction,
WILHELM GIRL.

FAUSSES NOUVELLES

Voici venir la saison des soirées et des bals.

C'est donc le vrai moment pour les rédacteurs
de *Guignol* d'aller commettre dans le monde leurs
infâmies accoutumées.

A cet effet, ils viennent d'acheter, à l'OEIL natu-
rellement, un habit qu'ils mettront à tour de rôle,
et qui leur permettra de s'introduire dans les réu-
nions de bon ton, où l'on trouve quelques cou-
verts d'argent à mettre dans ses poches.

Quoique les *pisteurs* du journal fassent leur mé-
tier très-consciencieusement, il est à craindre
qu'ils ne laissent échapper des renseignements
précieux, aussi nous prions d'envoyer à notre
bureau l'adresse de quelques familles où l'on
puisse GUEUSER DEDANS (*).

* *

Une foule immense s'assemble chaque jour sur
la place de la Charité et considère avec attention
une large tranchee ouverte devant l'imprimerie
Chanoine.

Aux interrogations qui leur sont faites, les tra-
vailleurs répondent invariablement :

— C'est le *Journal de Guignol* qui fait creuser
un égout, AFIN DE LAISSER ÉCOULER DANS
LES BAS-FONDS SOCIAUX (*) les injures de
deux rédacteurs du *Progrès*.

* *

Dimanche dernier, un homme a été surpris vo-
lant un petit pain à la devanture d'un boulanger.

Les traits amaigris et le teint blasard de ce mal-
heureux dénotaient une grande souffrance et une
affreuse misère.

Interrogé sur son état civil, il a répondu d'un
ton piteux :

— Hélas! je suis un pauvre FANFARON
ANONYME (*) qui, depuis huit jours, N'AI
VÉCU QUE DE SCANDALE ET DE DIFFAMA-
TION (**).

(*) Extrait des œuvres complètes de M. Palle.

(**) Extrait des œuvres complètes de M. Jantet.

IL FAUT BRILLER

IV

Les Joerisses de la vanité.

970505

CÉLESTIN FUSIL.

Comme dernier échantillon de cette jeunesse imbécile
qui tient à épouvanter Lyon des caracolades de ses che-
vaux, à scandaliser les Célestins de ses parties de stalles,
à incendier les restaurants de ses punchs nocturnes, il
faut vous présenter Célestin Fusil.

Plus gueux que Job, mais trituré dès l'âge du *Salut
public*, c'est-à-dire à dix-huit ans, par l'envie de paraître,
de parader comme les jeunes héritiers, Célestin
comprit que, pour arriver à ce but si ardemment sou-
haité, il devait d'abord quitter ses habits de prolétaire et
dépenser beaucoup d'argent, il se créa donc une rente
de vingt mille francs, un titre ronflant, un château du
côté de Dijon, un oncle podagre, avare, millionnaire et
vierge, et tendit habilement ses amorces aux fournis-
seurs des mineurs.

Les fournisseurs mordirent avec ensemble: un maqui-
gnon l'*envrossa*, un chemisier lui bariola la poitrine de
festons multicolores, un tailleur le fagota à la mode, un
cordonnier lui donna des excroissances aux doigts de
pieds, M. Claudy lui vendit des sticks; il apprit à cligner
de l'œil derrière un binocle, à nouer sa cravate, à conju-
guer les imparfaits du subjonctif; enfin à errer languis-
samment le long de sa canne dans les allées de Belle-
cour, à l'heure où les voyageurs pour Idalie, Paphos et
Cythère cherchent des wagons; cela fait, il attendit de
pied ferme sa première victime.

En ce temps là, le très-jeune vicomte de Jacquinet ne
demandait pas mieux que d'apprendre à manger propre-
ment une belle succession, mais il ne savait pas se flamber
vivement à la chandelle de la civilisation, il s'ingéniait

970505

Avis-Guignol.

seulement à fumer sans cracher de gros cigares, à boire sans s'enivrer de grands verres d'absinthe, à absorber six douzaines d'huitres sans en être incommodé, à être malhonnête et brutal avec les femmes, impoli avec les vieillards, toutes choses indispensables à l'éducation d'un jeune homme à la mode, mais qui ne constituent pas tout-à-fait ce qu'on nomme un garçon pourri de chic.

Célestin Fusil le vit un jour au théâtre littéralement ébloui par la beauté d'une Schneider avant la vente, et tout de suite il le coucha en joue avec sa lorgnette, se fit inviter à souper et commença dès-lors à lui apprendre la vie.

De Jacquinet apprit tout ce qu'on voulut: le baccarat, les joueurs consommés le firent jouer quand il était gris; le maniement des capitaux, les charençons d'affaires l'induisirent en commandite; le prix de l'Angleterre et de la dernière cocote; les fripières de l'Amour lui vendirent des dentelles d'outre-Manche et des rameneuses du crû.

Et qui aurait pu résister?... On l'appelait vicomte, quelquefois marquis, gros comme le bras, et il s'abandonnait doucement au délire de la couronne: couronne sur son papier à lettres, couronne au coin de ses mouchoirs, sur ses pommes de cannes, dans le fond de ses chapeaux, sur ses taies d'oreiller, ses assiettes et jusque sur la plaque de la ceinture de ses maîtresses et la sous-ventrière de son cheval. Les joueurs consommés, les charançons, les fripières, toute cette horde de coquins à pendre, lui prouvaient qu'il n'était pas crétin, qu'il prenait le vrai chemin et qu'il arriverait indubitablement avec son ami Célestin.

Et il allait, il allait, que c'en était une bénédiction. Ah! c'est qu'il comprenait enfin la vie, la vraie vie! Le disciple faisait honneur au maître....

Par exemple, il ne put jamais bien comprendre comment il se fit qu'au bout de deux ans il ne lui restait plus de sa fortune qu'une vieille paire de bottes, la photographie de la petite... chose et une liasse d'assignations et de jugements... par défaut.

Mais son ami Célestin consentit à lui apprendre encore la résignation: il l'engagea fortement à s'engager, l'accompagna à la mairie et à l'intendance, enfin lui rendit tous les petits services qu'on rend à un camarade, quand ce camarade est conscrit et ruiné!

Le jour où le vicomte alla rejoindre, Célestin fit la connaissance de Jacquinet n° 2; celui-là sans particule mais encore plus titré que le premier sous le rapport des rentes....

En somme, je ne serais pas très étonné de voir Fusil réussir.... à escamoter la confiance publique comme il a escamoté celle de quelques jeunes fous; et dans cette perspective il ne s'aurait pas que je racontasse les différentes manœuvres qu'il a employées successivement pour dévaliser les Jacquinets de Lyon...

Il n'aurait qu'à vouloir démasquer mon anonymat, à me proposer: une, deux, trois, coup droit, ou à me faire un procès.

COLOMBINETTE.

Notre guerre avec le *Salut public* et le *Progrès* nous a fait oublier la naissance de deux nouveaux confrères qui n'ont pas cru devoir suivre l'exemple de la plupart des feuilles qui les ont précédés, en épuisant contre nous le catéchisme poissard.

L'un d'eux, le *Petit journal de Lyon* plaisante très-agréablement un journaliste du grand format, dont il a turquifié les initiales, et qu'il appelle le grand *El-Gy*.

L'autre, la *Ruche lyonnaise*, publie des bourdonnements philosophiques auxquels nous empruntons la maxime suivante:

« Le vin, l'amour et le tabac, c'est la Trinité
« du diable: la raison u.eurt dans ce triangle, fa-
« tatement, sans rémission.

« Signé: P. D. »

Malgré la similitude des initiales, nous espérons bien que ce n'est pas le poète de la *Vigne* qui se serait permis un pareil blasphème.

L'homme pieux qui ne sort de l'église que pour médire de son prochain et inventer de lâches calomnies sur ses parents et ses amis, est prévenu qu'un de ces derniers est au courant de ses petites infamies et s'apprête à se venger de ses trahisons.

Le jeune talon-rouge qui, chaque soir, jette avec tant de désinvolture, vingt-cinq ou trente louis sur le tapis-vert du baccarat ou du lansquenot, est invité à se rendre aux sollicitations de son tailleur et de son bottier, qui ne demanderaient qu'à mettre leur acquit au bas des notes d'un âge respectable. — Une plus longue résistance le priverait de son crédit chez ces honorables industriels, et il serait désagréable pour ses nobles ancêtres d'avoir un descendant sans-culottes.

On avertit charitablement le bourgeois campagnard qui vient chaque semaine à Lyon tourner la quenouille d'une Omphale d'occasion, que son épouse légitime est sur la piste de ses infidélités et se prépare à lui montrer les dents: ce serait d'autant plus fâcheux qu'elle les a fort laides.

Un avertissement charitable est donné à la jeune personne qui mardi soir à neuf heures, s'est laissé embrasser à l'entrée de la rue de l'Impératrice, place Bellecour. Nous la prions instamment de ne pas courir deux lièvres à la fois.

THÉÂTRES.

Théâtre des Célestins. — LA FAMILLE BENOITON, pièce en 5 actes de Victorien SARDOU.

Il est incontestable que M. Sardou est un homme heureux, très-heureux: la première représentation d'une de ses œuvres n'est pas plus tôt annoncée, qu'immédiatement l'orchestre se transforme en fauteuils et tout est loué dix jours à l'avance. Mardi dernier la salle des Célestins regorgeait de spectateurs.

Aussi, pourquoi ces bons bourgeois ont-ils tant fait parler d'eux? Ah! c'est que c'est une singulière famille que ces Benoiton! Voyez-vous un brave homme qui s'est enrichi dans les sommiers élastiques et qui est tellement « positif, tellement dans le mouvement du siècle, » comme il le dit, qu'il s'est fait une famille comme on n'en voit peu, comme on n'en voit pas. D'abord, sa respectable moitié, madame Benoiton, « est toujours sortie et ne rentre jamais. » Elevées par cette bonne mère, les demoiselles Benoiton se livrent à une série d'extravagances de toilettes et de conduite, parfaitement justifiées par de tels exemples.

Marthe est mariée à un M. Didier qui néglige beaucoup trop sa femme pour ne songer qu'à ses affaires; « les affaires avant tout. » Marthe n'a pas même l'idée du sentiment maternel; sa seule préoccupation est la toilette, les plaisirs de toutes sortes. Pour subvenir à ses besoins incessants de luxe, elle a joué à Dieppe, et elle a perdu, la malheureuse! aussi se voit-elle forcée, pour payer ses dettes de jeu, d'accepter comme créancier M. de Champroisé qu'elle ne connaît pas du tout, et auquel elle donne des rendez-vous au Jardin des Tuileries pour lui rembourser son argent.

La seconde, mademoiselle Jeanne, parle l'argot — le français de l'avenir, — va aux courses, parie pour Gontran ou Gladiateur, et finalement se fait piécer la taille par un jeune gandin qui, trompé par le plumage et le ramage, la prend bel et bien pour une cocotte. Quant à mademoiselle Camille, comme ses sœurs, elle porte des toilettes impossibles, et se laisse très-facilement enlever par son cousin.

Le petit Théodule, lui, est un jeune collégien de la plus belle venue: membre influent du potache-club, il fume de gros cigares, se grise, fréquente les grues de haute volée, fait des dettes, en un mot est *pourri de chic*, et réussit à se faire fourrer en prison.

Mais la perle de cette jolie famille est le jeune Fanfan Benoiton: à sept ans, ce jeune gars joue à la bourse... des timbres-poste, roule ses camarades, force la caisse paternelle, sable le champagne, dit à son père: T'es pas assez sérieux pour moi, et raconte qu'en le voyant revenir seul des courses, les gamins lui criaient: Et ta sœur!! Comme complément, nous avons une vieille cousine ridicule et méchante qui, furieuse de ne pas trou-

ver un époux, s'efforce de porter le trouble dans le ménage Didier.

Et les amis de Benoiton! Dieu, quels amis les Formichel! Voilà encore des gens d'affaires, des gens positifs! Formichel père cherche à enfoncer son fils, qui, de son côté, roule son père de la belle façon.

Les deux seuls personnages sensés de la pièce sont la veuve Clotilde et de Champroisé. Cette excellente Clotilde veut marier tout le monde, et se donne un mal énorme pour mettre un peu d'ordre et ramener l'union dans la famille Benoiton. Après cinq actes d'efforts, elle y parvient non sans peine; presque tout le monde se corrige: le ménage Didier se réconcilie; les cocodètes Benoiton renoncent à l'argot, s'habillent comme des femmes honnêtes; Jeanne épouse son cousin; Camille se mariera probablement avec Champroisé; Théodule, dégrisé, se fera une position tout seul; Fanfan ne jouera plus à la bourse,... mais madame Benoiton, la mère, ne rentre pas!

Eh bien, franchement, si M. Sardou a voulu nous donner cette famille comme le type de la bourgeoisie en 1865; si cette pièce doit peindre les mœurs actuelles, je comprends parfaitement ce démocrate humanitaire qui, au congrès de Liège, a proposé de couper le cou à tous les bourgeois; j'ajouterai, pour mon compte, qu'il faudrait aussi pendre leurs femmes et leurs enfants. Même en faisant la part de l'exagération de convention nécessaire à la scène pour frapper plus vivement l'esprit des spectateurs, je crois qu'il n'existe heureusement pas de famille Benoiton. Au fond, la pièce ne prouve rien; c'est une exhibition de types impossibles, et je suis convaincu que si l'auteur a voulu *corriger les mœurs en riant*, il n'a pas atteint son but. On n'achètera ni un ruban, ni un mètre de dentelle de moins, au contraire; si je me trompe et si on me prouve que cette pièce a converti un seul fragment de la plus belle moitié du genre humain, je consens... à me marier tout de suite et à épouser mademoiselle Camille Benoiton, ce qui n'est pas peu dire.

Les trois premiers actes ne sont guère qu'un prologue et une suite de scènes de mœurs; l'intrigue, assez faible du reste, ne s'engage que vers le troisième acte, pour remplir le quatrième et se dénouer au cinquième. Mais l'art des ficelles dramatiques, le talent de la scène que possède M. Sardou, un feu d'artifice de mots spirituels, de traits heureux, le dialogue vif et bien coupé, en font une œuvre agréable à voir et à entendre, qui aura cent représentations à Paris et vingt à Lyon. Tant mieux pour M. Sardou, tant mieux pour M. Délestang.

L'interprétation de *la Famille Benoiton* est bonne en général: M^{me} Blanchard remplit avec beaucoup de talent et d'entrain le rôle de la mariée Clotilde; M^{me} Dherblay est un peu froide pour être une bonne M^{me} Didier; et, ma foi, je reprocherais peut-être à M^{lles} Jacops et Prévieux de ne pas assez accentuer leurs rôles de cocodètes; M^{me} Lamy est parfaite dans le rôle de Théodule. Du côté des hommes, Champroisé est une des bonnes créations de M. Dherblay; nommer M. Lebrun (Benoiton père), c'est faire son éloge; M. Train (Didier) et M. Stanislas (Formichel fils), sont très-convenables; seulement, pourquoi M. Martin (Formichel père), a-t-il une redingote et un chapeau aussi ridicules? Un homme comme lui, qui a cent mille livres de rentes, les eût-il gagnés dans les charpentes en fer, est un peu mieux accoutré, ce me semble.

Reste M^{lle} Aurélie-Fanfan Benoiton. Je ne puis que déposer à ses petits pieds l'hommage de mon admiration pour son talent si précoce, en l'engageant toutefois vivement, une fois rentrée dans la vie privée, — à ne plus se *pocharder* et à oublier complètement de dire à ses parents: *Et la sœur!*

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

A M. *Frise-moustache*. — On relira: mais l'inconnu mène à l'inconnu. L'inconnu fait peur. Dis-nous qui tu es?

A un *lecteur assidu*. — Tu sais bien qu'il nous est permis d'employer les locutions vicieuses.

A M. *Bébisaire*. — Tu as parfaitement raison, ta lettre nous servira un jour, — mais, hélas! c'est prêcher dans le désert: le mal est partout. — Qui tourne le dos à Dieu n'atteindra jamais le remède.

A un *zéro en révolte ouverte*. — Tu en parles bien à ton aise: crois-tu que je sois sur un lit de roses? J'ai promis, je tiendrai.

A M. X. Y. — Ta plume nous va, — nous voudrions bien serrer la main qui la tient.

Le Gérant, E. THOMAIN.